

**Une approche du discours colonial:
la notion de "barbarie" dans
*L'Histoire physique, naturelle
et politique de Madagascar*
de A. et G. Grandidier**

par
Stéphane PANNOUX

Ce travail consiste en une analyse du discours colonial à partir d'un ouvrage aux dimensions considérables: *L'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* (1), rédigé de 1908 à 1928 par Alfred Grandidier puis par son fils Guillaume. Né le 20 décembre 1836, Alfred Grandidier, licencié ès sciences, explore le Nouveau Monde. Au cours du voyage devant le mener au

1. A. et G. Grandidier, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, Tananarive 1908-1928 (abrégé A.G.G.). L'ouvrage est publié conjointement sous les prénoms du père et du fils, seules les dates d'édition des différents volumes permettent d'en attribuer la publication à ce dernier. C'est ce que A. Bouillon, *Madagascar, le colonisé et son "âme"*, Paris, 1981, p. 129, qualifie d'appropriation familiale du Savoir. Cette appropriation répond aux dimensions monumentales de l'ouvrage qui s'établissent en surplomb des individualités. Les Grandidier malgachisants intégraux sont devenus la référence obligée en question malgache.

Tibet, il échoue, à cause d'une maladie, à la Réunion. Ces projets d'exploration du Tibet étant contrariés, il entreprend au printemps 1865 un premier et bref séjour à Madagascar. En 1868, renonçant définitivement à son projet tibétain, il retourne à Madagascar et entreprend l'exploration de l'intérieur durant deux ans. Son séjour est interrompu par la guerre de 1870; par patriotisme, il rentre alors en France pour y participer. Il ne reviendra plus dans la Grande Ile mais il ne cessera d'écrire à son propos jusqu'à sa mort, le 13 novembre 1911. Son fils Guillaume, à partir de la documentation rassemblée par son père, poursuivra ses publications (2).

Il faut préciser ici les raisons pour lesquelles nous avons choisi dans cette étude de ne donner aucune mention géographique, aucune précision régionale, aucune localisation (3). En effet, pour rendre plus pertinente la caractérisation des poncifs et des catégories de jugements, il fallait éviter de préciser à quoi se réfèrent ces images caricaturales. La science coloniale est alors marquée par une surabondance de détails et de précisions qui, même issus d'une observation méticuleuse, contribuent à diluer la teneur de ce discours construit sur des a priori. La précision n'est utilisée que pour prouver ces a priori générateurs de valeurs discriminatoires élevées au rang de certitudes absolues. Ainsi la nature des normes n'est jamais discutée et met en place une hiérarchie des valeurs, avec au sommet la "civilisation" incarnée par la société occidentale, seul modèle, seul aboutissement possible de l'évolution des sociétés, s'opposant à la "barbarie" indigène. Il ne s'agit pas de juger les auteurs, mais de disséquer leur discours pour appréhender les conceptions profondes de cette science coloniale et éviter nous-mêmes de nous faire l'écho des discriminations qu'elle véhicule.

A travers la lecture d'ouvrages coloniaux présentant Madagascar, le regard de l'historien de l'Antiquité est accroché par les nombreux rappels à la Grèce des siècles "épiques", par certains cheminements le long des textes homériques, par certaines résonances à l'antiquité celtique qu'utilisent constamment les auteurs pour étayer et rendre accessible leur présentation (4). Ces recours à la comparaison avec les sociétés dites classiques servent en effet de toile de fond à la description des sociétés, des hommes et des choses rencontrées sur l'île par de tels lettrés, imprégnés des "humanités". Dans cette présentation, la barbarie des indigènes n'est pas sans rappeler d'autres déterminations de la barbarie. Ulysse, représentant de la cité grecque civilisée, aborde et présente les

2. A. Bouillon, *op. cit.*, p. 121-125.

3. Ce travail vise modestement à ébaucher des pistes de recherche.

4. A titre d'exemple: A.G.G, IV, 2, p. 25, note 2 ainsi que F. Du Mesnil, *Madagascar, Homère et la civilisation mycénienne*, 1897.

"yeux ronds" ou cyclopes comme l'image remarquable de la barbarie en ces termes: "Ces êtres mi hommes mi bêtes sortis de la sauvagerie, brutes sans foi ni loi, qui, dans les immortels, ont tant de confiance qu'ils ne font de leurs mains ni plants ni labourages; chez qui il n'y a pas d'assemblée qui juge et délibère, mais où chacun au creux de sa caverne sans s'occuper d'autrui dicte sa loi à ses enfants et femmes; où il n'est pas de navire ni de charpentier (5)". De même le discours colonial fait reposer la barbarie indigène sur trois critères fondamentaux: le lien entretenu avec la nature, l'absence de techniques, l'absence de structures politiques. Cette barbarie n'est mesurable que par rapport à la civilisation; ainsi des nuances ou des degrés de barbarie se dessinent au fil du discours.

Le naturel ou l'homme et la nature

La nature reste l'élément fondamentalement déterminant de ce qu'est le Malgache. Cette nature - climat, végétation, géographie du pays dans sa diversité foisonnante - tantôt paradisiaque, tantôt hostile ou encore potentiellement domptable, est toujours la raison première et l'explication irréfutable de "l'âme indigène". "A Madagascar, comme partout du reste, les mœurs et par conséquent le caractère de ses habitants ont eu leur origine dans le cours naturel de la vie telle que les circonstances extérieures la leur ont faite, dans leurs besoins matériels et dans la pleine jouissance de leur sens (6)".

Le naturel malgache est lui aussi partie intégrante de la nature, le milieu détermine mœurs et caractère. Ainsi la chaleur des pays tropicaux est à l'origine de la paresse, alors que des milieux plus hostiles ont forcé le primitif à secouer cette dernière. Les qualités sont "natives", la bonté "naïve", le caractère "doux" (7). "L'évolution intellectuelle et sociale des diverses peuplades malgaches s'est produite d'une façon différente suivant les conditions du milieu, où elles se sont trouvées, notamment du sol et du climat... (8)." Ce postulat de base entraîne un catalogue méthodique des "caractères intellectuels et moraux des Malgaches". Mais comme il est difficile de passer du particulier au général et d'instaurer une règle globalisante, les auteurs butent sur la caractérisation physique. Les physionomies, miroirs de l'âme, reflètent le caractère et sont aussi en liaison directe avec le milieu. Un milieu hostile, par exemple, produit "des êtres, des visages fiers, hardis, sauvages" (9). Outre l'explication

5. *Odyssée*, IX, 104-141.

6. A.G.G. IV, 3, p. 23.

7. A.G.G. IV, 2, p. 23-48.

8. *Ibid.*, p. 23-24.

9. *Ibid.*, p. 1-19.

"naturaliste" à l'arrière-plan du discours, cette variété des physionomies est principalement expliquée par les origines diverses de la population.

Les auteurs ont une conscience certaine de l'inadéquation de leur démarche; ils notent ainsi qu'"il y a lieu de remarquer que, s'il est souvent difficile de débrouiller le chaos où tant de races diverses, qui se superposent, offrent une grande variété de types et de nuances, la diversité des coiffures que portent les Malgaches des diverses tribus complique encore le problème, car des individus en somme très semblables n'ont pas le même air à cause de leur mode de coiffure différent" (10). Le Malgache est tantôt présenté comme une entité unique et globale, tantôt il éclate en petites unités différentes - les "peuplades" - qu'il faut nécessairement distinguer avec précision en raison du contexte "scientifique" que s'imposent les auteurs. L'avalanche de détails descriptifs se veut la démonstration d'une démarche scientifique: il ne faut pas tomber dans le travers des récits de voyages portugais ou hollandais qui se limitaient à de simples observations. "Ces appréciations si différentes ont été énoncées à la légère, sans une étude sérieuse, chacun ayant jugé les Malgaches suivant le hasard des circonstances et d'après ses idées personnelles, d'après la morale courante des pays civilisés; or ce n'est pas en passant que des Européens, fiers comme ils le sont de leur supériorité sur les autres peuples de la terre et aveuglés par maints préjugés, peuvent juger sainement des êtres appartenant à une autre race, dont l'âme et le cœur sont constitués autrement que les leurs et dont le plus souvent, du reste, ils ne savent pas la langue (11)." Notons cependant que ces récits de voyageurs servent bien souvent d'assise à l'argumentation des Grandidiér, sans que ces sources fassent l'objet d'une véritable critique interne.

Le "bon sauvage"

Le naturel d'essence primitive reste bon. Ses qualités et surtout ses défauts s'expliquent par ses conditions de vie déterminées elles-mêmes par la nature mais aussi par la société. "L'état d'âme des Malgaches, comme celui de tous les peuples plus ou moins primitifs, dépend de leur état social, de la constitution de leur société... (12)." Croire "qu'à l'état de nature les hommes sont tous bons et compatissants est fort hasardeux" (13). "Mais d'autre part (les accuser) de perversité, trahison et fourberie, etc... n'est pas plus juste (14)". Leurs qualités

10. *Ibid.*, p. 4 note 1.

11. *Ibid.*, p. 20-21.

12. *Ibid.* p. 21.

13. *Ibid.*, p. 21, critique d'Alexis Rochon, *Voyage à Madagascar (1768)*, 1791, (rééd. 1801) p. 39-41.

14. *Ibid.*, p. 21. L'auteur reprend le jugement que Flacourt, *Histoire de Madagascar*, 1661, porte sur le Malgache.

sont natives, leurs défauts expliquables par l'état primitif de la société et de son organisation: "les crimes ou les vices qu'on leur devait reprocher comme s'ils avaient eu le même état social que les Européens et sans tenir compte des circonstances très atténuantes dans lesquelles ils les commettaient" (15). On a ici une vision évolutionniste de l'humanité, qui ne rejette pas totalement l'indigène dans la sauvagerie, qu'elle soit bonne ou non, tout en maintenant son statut d'infériorité. C'est la société, située à un stade primitif, qui le maintient à un stade de moindre évolution morale. Ainsi l'action civilisatrice de la colonisation se trouve justifiée.

Cet être primitif, pris dans le carcan rigide de sa société, est insensible, "incapable de sentiment profond. (Il se) contente de ce qu'il (a), ne s'(afflige) pas lorsqu'il n'(obtient) pas ce qu'il (convoite), trouvant en somme la vie bonne et facile et supportant les malheurs avec une grande force d'âme ou plutôt avec une résignation touchant à l'insensibilité... (16). (Ils) ne sont pas démonstratifs... Les sentiments d'amour, d'amitié, de haine, qui se manifestent chez nous d'une manière si vive, sont-ils moins profonds chez eux? Il est certain que, moins sensitifs que nous par manque d'éducation et par suite de leur état social et de leur mode d'existence toute matérielle, ils ressentent moins violemment les joies et les peines... (17)". Cette insensibilité quasi animale est expliquée par l'application d'une "routine aveugle", par l'immuabilité d'institutions provenant uniquement de l'usage ancestral. Là encore l'oeuvre coloniale trouvera sa justification, en apportant le progrès.

La colonisation présente malgré tout un revers à sa médaille. Elle pervertit tant l'homme que la société: "La race s'est beaucoup détériorée dans le siècle dernier par suite des maladies qui l'ont envahie: la syphilis, la scrofule, la gale, etc... et de l'abus des liqueurs, du vice de l'ivrognerie (18). Le mal (l'ivrognerie) déjà grand, a empiré lorsque les Européens ont introduit à Madagascar l'arack ou rhum très fort... (19)." Ces méfaits maintiennent encore plus l'indigène dans un état d'infériorité. "Même s'il y a lieu de tenir compte de l'influence souvent néfaste, au moins dans ses débuts, qu'ont exercée les marins et les colons européens qui, depuis le XVIème siècle, ont relâché ou se sont établis en certains points de l'île (20); même si la fourberie, la trahison, le mensonge, l'égoïsme (... sont la réponse) des plus faibles en cas de légitime défense (...), en envahissant leur pays et en y agissant en maîtres, en y

15. *Ibid.* p. 21.

16. *Ibid.* p. 29-30.

17. *Ibid.* p. 126.

18. *Ibid.* p. 17 note 2.

19. *Ibid.* p. 73.

20. *Ibid.* p. 20.

recrutant des esclaves, en maltraitant les indigènes, étions-nous dans notre droit? (21)." Comme lorsque les auteurs tiennent à se démarquer des aventuriers voyageurs, ici le discours tend à distinguer deux étapes dans l'action coloniale: l'exploitation irréfléchie et le pillage précédant la marche vers le progrès appuyé sur la connaissance.

De l'"île heureuse" à l'hostilité de la nature

Madagascar présente des distinctions zonales marquées. D'un côté, l'"île heureuse", paradis terrestre où la nature généreuse produit les denrées nécessaires à la vie des hommes. La végétation y est verte, humide, luxuriante. Une douceur de vivre s'en dégage entraînant la paresse, la docilité et la douceur de l'homme qui n'a pas à lutter pour vivre. Ces qualités "natives" s'accompagnent de la politesse, du respect des chefs, de la timidité, de la patience. De cette inactivité découlent la luxure, la volupté et l'ignorance de la chasteté. Les moeurs, sans entraves, sont relâchées (22). D'un autre côté, la nature est hostile, l'absence d'eau, la sécheresse rendent la vie impossible. C'est le règne d'une végétation impénétrable et menaçante, étrange amalgame d'épines. La vie des groupes humains dans cette zone frise l'anomalie. Cette vie difficile engendre non pas la force ou le courage mais l'agressivité, la résistance à l'autorité, la mauvaise fierté et, étonnamment, une paresse encore plus grande. La dureté des conditions de vie fait de ces hommes des êtres immoraux, grossiers, arrogants et, pis encore, des hordes de guerriers, des bandes de pillards (23). Entre ces situations extrêmes les nuances sont multiples. Une nature difficile, mais aménageable grâce aux travaux des hommes, détermine des groupes humains "industriels". La nécessité d'aménager la nature est alors à l'origine de toutes les qualités (24). La facilité de la vie pour les uns entraîne la paresse mais son contraire - une nature terriblement hostile - n'entraîne pas une qualité inverse mais une plus grande paresse et une barbarie plus profonde. Les Grandidier distinguent ainsi des degrés dans la barbarie: "il faut faire exception pour les chefs et leurs familles... (25)". Notons que la seule explication alors envisageable est l'origine étrangère de ces chefs. Ils ne peuvent tirer leur supériorité que de leurs liens lointains avec des sociétés réputées plus civilisées. Les femmes aussi bénéficient d'un statut à part, elles sont plus fines, plus douces, plus admirables. Elles concentrent les qualités des hommes et diluent leurs défauts.

21. *Ibid.* p. 22.

22. *Ibid.* p. 27-32.

23. *Ibid.* p. 27-32, 74-76 et IV, 3, p. 179-184.

24. A.G.G. IV, 1, 1 et IV, 2, p. 75-76.

25. *Ibid.* p. 1.

Élevage, agriculture ou l'homme et ses activités

Dans sa présentation physique et morale, le Malgache apparaît toujours comme une partie d'un ensemble plus grand, la famille ou le clan. C'est là que se situe l'activité économique. Plusieurs moyens de production sont présentés; ils sont classés assez simplement entre ceux qui n'exigent pas la mise en oeuvre de techniques et ceux qui l'exigent. Les premiers produisent des "biens naturels", les seconds des "biens manufacturés". L'artisanat reste rudimentaire, sert simplement à procurer dans le cadre familial certains biens de consommation (vêtements, ustensiles...) encore très frustes (26). Ces productions ne font nullement l'objet d'échanges; c'est la civilisation qui marque la fin de l'autarcie et l'ouverture au monde.

La démarcation entre l'élevage et l'agriculture s'impose comme un leitmotiv dans tout l'ouvrage et à tout propos. L'agriculteur, par définition, domine et maîtrise la nature, il tend à être "laborieux". Le travail de la terre lui octroie toutes les qualités qui font défaut à l'éleveur. Ce dernier est "l'esclave des bêtes", ce qui le maintient dans un état primitif. L'accroissement du troupeau, le maintien de sa qualité et de sa taille sont présentés comme ne demandant ni travail ni savoir. Les bêtes en liberté prospèrent naturellement. C'est ce qui explique le degré élevé de paresse de l'éleveur. La seule activité qu'il déploie pour augmenter son troupeau est le vol de boeufs qui s'accompagne de razzias diverses (27). Les travaux agricoles font appel à un vocabulaire précis et varié; les travaux liés à l'élevage sont décrits uniquement dans des termes très généraux.

Les qualités de l'agriculteur viennent nuancer les défauts imputables à la nature intrinsèque du Malgache. Il a des potentialités différentes à être colonisé, donc à accéder à la civilisation: "Ceux adonnés à la culture... et (qui) ont à lutter contre un sol et un climat moins propices (sont) plus encore respectueux de l'autorité et disciplinés (... ils) sont très industriels et curieux de la civilisation... Ceux des tribus pastorales... persuadés... qu'ils avaient tout ce qu'il leur fallait pour être heureux..., repoussent non seulement toute idée de perfectionnement intellectuel mais même tout progrès de bien-être matériel... nos raisonnements les plus logiques les laissent incrédules... (28)."

Entre ces deux extrêmes, les auteurs tentent de placer les pêcheurs en fonction du rapport qu'ils entretiennent avec l'agriculture et avec l'élevage. Les pêcheurs sont considérés comme de courageux "marins hardis et adroits",

26. A.G.G. IV, 3, p. 151-277.

27. A.G.G. IV, 2, p. 76.

28. *Ibid.* p. 37.

possédant l'art de la navigation et pouvant faire des échanges. Mais ils sont aussi paresseux, comme des gens "heureux partout avec une pirogue et dont la mer est leur patrie" (29). Leur position est donc ambiguë.

Nomades et sédentaires

"Les peuplades agricoles qui ont une vie sédentaire, et les peuplades pastorales qui, sans être à proprement parler nomades, voguent souvent de côté et de l'autre (... sont) très différentes par leurs occupations, leur genre de vie, différents aussi par leurs moeurs et leur caractère (30)." Le travail de la terre, le lien qui rive l'homme aux champs ou aux rizières, par la sédentarité, déterminent la supériorité de sa société. Habitué à la discipline que lui impose la nature, il est "timide, soumis aux chefs, discipliné, docile". Cette société s'oppose à l'anarchie qui règne chez les éleveurs, "fiers, indépendants, jaloux de leur liberté, peu respectueux de l'autorité de leurs chefs. (... Les) peuplades pastorales... étaient jalouses de leur indépendance et n'avaient plus ce respect absolu de l'autorité et cet esprit de discipline qui caractérisent les peuplades agricoles (31)". C'est l'expression d'un schéma historique dans lequel l'élevage précède l'agriculture et tout système politique fort et centralisé succède à une situation anarchique de pouvoirs éclatés et multiples. On distingue ainsi des stades qui sont autant d'étapes vers la civilisation occidentale. La sédentarité s'accompagne inmanquablement de l'existence d'un habitat durable. Toute autre forme d'habitat, qu'il soit adapté à la nature, au climat ou aux matériaux locaux, est considéré comme marque de la barbarie.

L'habitat végétal, parfois temporaire, fait l'objet d'un vocabulaire dévalorisant: "pauvre case", "simple hutte", "maisonnette", "logette" qui sont "loin d'être superbes". Tout y est grossièrement façonné. Là encore, les maisons des éleveurs, nomades, sont spécialement dévaluées car "ils changeaient de place sous les prétextes les plus futiles et leurs cases n'étaient que ces sortes de tentes construites... (32)". Même celles des chefs ne font pas exception, ce sont "de simples huttes ou cases de quelques mètres carrés bâties avec les matériaux que leurs propriétaires ont sous la main (33)". L'absence de villes est notoire, "la population de Madagascar étant clairsemée... les villes importantes y sont rares (34)". Les villages sont "sales", "pauvres" et

29. A.G.G. IV, 1, p. 375-76.

30. A.G.G. IV, 2, p. 75.

31. *Ibid.* p. 78.

32. A.G.G. IV, 3, p. 238.

33. *Ibid.* p. 247.

34. *Ibid.* p. 240.

"misérables". L'habitat ne fait l'objet d'aucune organisation spatiale. "Presque par tout Madagascar, ces villages étaient fort sales, souvent les boeufs y allant et venant librement et tout service de voirie y étant inconnu... (35)". Il est cocasse de noter ici l'importance accordée aux services de voirie, d'ailleurs les auteurs ajoutent: "mais depuis notre prise de possession, sous l'impulsion des administrateurs français, de grands progrès ont été fait en ce qui concerne leur propreté".

La femme et les activités humaines

"L'état social d'un pays est toujours en rapport avec la place qu'y occupe la femme (36)." Plus la position des femmes est élevée et importante, plus le degré de civilisation est haut. Bien qu'étant inférieures aux hommes, les femmes apparaissent comme moins barbares. Elles travaillent plus et plus longtemps. Mais il faut distinguer les femmes des éleveurs et celles des agriculteurs. Les premières sont plus "indolentes et paresseuses", ce qui est paradoxal puisque ce sont elles qui prennent en charge le travail de la terre - il est vrai peu prestigieux - les charges de l'élevage revenant exclusivement aux hommes. Il y a là une incohérence certaine, qui provient de la difficulté à rattacher des préjugés à des réalités. Les femmes des agriculteurs, pleines de qualités ménagères, sont pour les colons des bonnes, voire de parfaites épouses.

Individu, société ou l'homme et l'Etat

En définitive, c'est par les structures sociales que s'affirme avec plus de vigueur encore la supériorité de la société occidentale. "L'égoïsme varie suivant l'état social dans lequel vit un individu: lorsqu'il y a, entre les hommes d'un même pays, la solidarité qu'engendre la civilisation, l'égoïsme, très explicable dans certains cas, et même nécessaire à l'homme sauvage qui vit par petits groupes isolés, devient un vice et même un crime contre la société qui fournit à ses membres une certaine somme de confort et de sécurité, et à laquelle, en échange de ces services, on doit payer sa quote-part: tandis que la famille ou le clan sauvage, qui est obligé de pourvoir lui-même à sa sécurité et de subvenir à tous ses besoins, ne peut pas non seulement être tenu d'être charitable et dévoué envers ses semblables qui ne font rien pour lui, mais est obligé, pour sa défense, de se tenir continuellement sur ses gardes (37)." On remarque, là encore, un discours marqué par des notions

35. *Ibid.* p. 238-239.

36. A.G.G. IV, 2, p. 207.

37. *Ibid.* p. 26-27.

évolutionnistes, l'Etat ne pouvant représenter que la phase historique finale de l'évolution politique des sociétés.

La société civilisée est constituée d'une ensemble d'individus (il règne entre eux la solidarité). Par contre, la société "sauvage" est formée de clans et de familles à l'intérieur desquelles règne certes la solidarité: "quant aux membres de leur clan, quant à leurs amis, jamais ils ne les volaient (38)". Mais avec "ces voisins qui étaient en réalité des ennemis, il en va différemment (39)". "L'égoïsme est... une forme de lutte pour la vie à laquelle tout être dans une société primitive est condamné... car... l'individu n'a pas la place privilégiée qu'il occupe dans les nôtres. La société protège le clan et non l'individu. Cependant cet égoïsme est une forme rudimentaire de patriotisme (40)."

La tradition

Le respect de l'usage freine, nous l'avons déjà vu, le progrès social puisque "les connaissances acquises par le seul usage se réduisent à peu de choses (alors que) la civilisation est en continuel progrès grâce aux études incessantes qu'on y fait depuis des siècles (41)". Le devoir est perçu comme le simple respect de la tradition. Celle-ci n'est pas un ensemble de lois (il n'y a de lois qu'écrites) mais un ensemble d'usages; on présente ceux qui règlent l'existence humaine (naissance, circoncision, mariage, mort...), mais on ne parle pour ainsi dire pas de la gestion des biens, ou de la terre. Les usages semblent s'appliquer dans un cadre étranger qui rend ces sociétés exotiques. La tradition reçue des ancêtres, composée d'usages immémoriaux et immuables, est à l'origine de l'ignorance et de la crédulité. Les croyances sont "chimériques". Elles sont présentées comme des "superstitions", de la "sorcellerie", de "l'idolâtrie" ou du "fétichisme". La sacralité et la spiritualité de la tradition ancestrale sont niées et font place à une "routine aveugle". Les Malgaches "n'ont pas l'âme religieuse... Ils ont au suprême degré l'amour de la famille ou plutôt du clan. Le fait que rien d'après leurs idées ne devait se faire autrement que n'avaient fait leurs pères (42)" a pour cause l'ignorance, la crédulité et la peur.

38. *Ibid.* p. 26.

39. A.G.G. IV, 3, p. 3 et s.

40. A.G.G. IV, 2, p. 41-42.

41. *Ibid.* p. 127.

42. *Ibid.* p. 29.

La colonisation

Les références à l'Antiquité qui émaillent le texte des Grandidier font généralement appel à des sociétés aristocratiques (les Celtes, les Grecs archaïques...) et plus rarement au siècle d'or de Périclès ou à l'empire romain. Ces exemples s'expliquent par une vision évolutionniste de l'histoire des peuples: les Celtes précèdent les Romains, les âges sombres précèdent l'âge d'or en Grèce. Ils apportent aux aussi la preuve que l'évolution ne peut mener qu'à la Civilisation, incarnée dans la société occidentale. L'action de la colonisation dont le but est de mouler à son image les sociétés colonisées se trouve alors totalement justifiée. Qui oserait prétendre que la colonisation romaine n'a pas tiré les Celtes de leur barbarie, que la construction de l'Acropole d'Athènes ne surpasse pas et de loin les manoirs fortifiés des rois ou chefs de clans partis guerroyer à Troie sous la direction d'Agamemnon?

Cet ouvrage "scientifique" est ainsi profondément marqué par le cursus scolaire de ses auteurs, par les "belles-lettres" porteuses des déterminations classiques de la barbarie. Mais il appartient aussi profondément au discours impérialiste, fournissant à l'idéologie coloniale les arguments savants de sa justification.

SUMMARY

In their work written in the first decades of the XXth century, A. and G. Grandidier give on Madagascar and its inhabitants a typically colonialist discourse. Primitive, rigged out in various defects, the Malagasy does not put to good use a nature overwhelming him. Furthermore, without state organization, most significant proof of the Civilization, Malagasy content themselves with clans whose chiefs lack of authority. The colonialist enterprise of Civilization is thus justified.

FAMINTINANA

Hita soritra mazava tsara ao amin'ny boky nosoratan-dry A. sy G. Grandidier teo amin'ny voalohandahan'ity taonjato ity fa rafi-pisainan'ny mpanjana-tany no nentiny nandinihina an'i Madagasikara sy ny mponina ao. Sady be kilema no mbola tsy niroso amin'ny fivoarana ny Malagasy, hany ka tsy hainy akory ny nampiasa ny zavaboahary hanatsarany ny fiainany. Koa resin'ny zavaboahary izy. Ankoatra an'izany dia mbola tsy niaina ao anaty rafi-panjakana izay azo heverina ho endrika iray lehibe isehoan'ny atao hoe fandrosoana izy. Rafi-piaraha-monina ahitana foko mitsitokotoko tarihina filoha iray tsy manam-pahefana akory no hany hita teto Madagasikara. Koa araka izany dia nitondra fandrosoana ho azy ireo ny fanjanahan-tany.